

Simon Roy
MA FIN DU MONDE
Montréal, Boréal, coll. « Liberté Grande », 2022, 136 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Le titre du livre de Simon Roy invite à l'interpréter de deux manières : d'une part, connaître sa perception de la fin du monde et, d'autre part, savoir comment il appréhende sa propre fin de vie ici-bas. Cette dualité sous-tend toute la narration ; elle est liée par la notion de la peur et de ce qui l'entoure. Mais d'abord quelques mots sur la genèse du texte. Le 11 mars 2021, l'écrivain adresse une note à ses amis : le matin même, il attend une craniotomie qui lui fera perdre ses facultés de lecture et d'écriture, ils n'auront pas de ses nouvelles pendant un temps. Un peu moins d'un an plus tard, le 22 février 2022, il retrouve ses lecteurs, il leur annonce qu'il vient d'entamer la rédaction d'un nouveau livre, dont il sait qu'il sera son dernier¹. Il partage la pensée d'Yvon Rivard qui avait dit dans *Le Dernier Chalet*² : « [O]n ne peut écrire qu'en faisant inconsciemment le pari qu'écrire retardera et même repoussera indéfiniment la mort. [...] Qu'on soit poète ou romancier, croyant ou athée, ne jamais penser qu'un livre ou qu'un jour puisse être le dernier. » Roy fait résolument sien ce pari tout en sachant que le cancer le tuera, lui, mais pas son œuvre. Pendant une dizaine de jours, il rédige ce qui deviendra *Ma fin du monde*, un essai « hybride » où alternent réflexions et commentaires sur les répercussions du drame

¹L'auteur est décédé le 15 octobre 2022 d'un gliome de stade 4, un cancer au cerveau incurable. Il avait publié trois autres livres, très célébrés : *Ma vie rouge Kubrick* (2014), où il « rend un hommage torturé au génie de Stanley Kubrick » ; *Owen Hopkins, Esquire* (2016), le roman d'un fils qui rejoint son père mourant, alors que *Fait par un autre* (2021) relate l'histoire d'un faussaire génial. Tous ont paru chez Boréal, à Montréal.

² Montréal, Leméac, 2018.

radiophonique d'Orson Welles (1915-1985), « La Guerre des mondes » (*The War of the Worlds*), diffusé le 30 octobre 1938 sur les ondes du CBS Radio Network (il s'agit d'une adaptation du roman futuriste du même nom de Herbert George Wells [1866-1946], publié en 1898). Cette émission est considérée comme la percée définitive de Welles en tant qu'acteur, réalisateur, metteur en scène et écrivain³. Elle a également créé le mythe entourant tant l'homme que son œuvre : malgré l'intervention de Welles à la fin de la pièce, où il réaffirme qu'il s'agit d'un canular à l'occasion de la fête de l'Halloween, les médias en ont fortement amplifié l'effet sur les auditeurs américains en insistant sur le vent de panique qui aurait soufflé partout dans le pays lors de ces faux « bulletins de nouvelles », où les membres de la troupe de théâtre de Welles parlaient de l'atterrissage de Martiens dans le New Jersey.

C'est l'effet de la peur que Roy expose dans deux scènes très brèves. D'entrée de jeu, il présente celle d'un petit garçon à Larchmont, New York, en train d'écouter les « reportages » à la radio, suivie d'un extrait du poème de Peter Handke, « Lorsque l'enfant était enfant », agissant comme leitmotiv dans le film de Wim Wenders, *Les Ailes du désir* (*Der Himmel über Berlin*, 1987) : « Il [l'enfant] ne pouvait pas imaginer *le néant* / Et maintenant il l'évoque/ Et tremble de peur. » (Je souligne.) L'auteur cite le début de l'adaptation du roman éponyme par Welles pour passer ensuite à une brève analyse des degrés de la peur. Il enchaîne avec un rêve récurrent, basé sur un traumatisme, insurmontable : Simon Roy se voit jouer au bord d'un lac, il a dix ans. Arrive une jeune fille qu'il reconnaît par son regard, c'est sa mère. Il lui murmure à l'oreille qu'elle va se suicider un soir. Elle se détourne, il sait qu'elle pleure. C'est cet événement, réel, qui fait partie des éléments importants de son dernier essai. Un peu plus loin, dans le chapitre « Le pari de Pascal », l'auteur refuse

³ Par exemple, son premier film *Citizen Kane* (1941), *The Stranger* (« Le criminel », 1946), *The Lady from Shanghai* (« La Dame de Shanghai », 1947), *The Touch of Evil* (« La Soif du mal », 1958) et *Falstaff* (1965), pour n'en nommer que les plus connus.

d'affliger ses proches de sa maladie. Il décide de transformer le temps passé avec les personnes de son entourage : « Au contraire, je veux que, le moment venu, ils regrettent ma disparition, qu'ils se rappellent que la vie était meilleure le temps que j'aurai passé auprès d'eux. » Voilà pourquoi il a choisi la pièce d'Orson Welles, a ajouté l'écrasement du zeppelin Hindenburg (le 6 mai 1937), est revenu sur l'attaque du World Trade Center, le 11 septembre 2001 : Roy insiste sur les images de ces catastrophes que nous regardons à la télé et sur les mots qui les accompagnent, même si les événements semblent absurdes, voire incroyables, alors que son sort à lui est bien *réel*. Pour échapper à la peur et à l'horreur de la mort, l'auteur propose un moyen rarement utilisé dans une situation sans issue, l'humour, car dans l'absurde, seul le rire peut nous sauver de la terreur devant la catastrophe, imminente, menaçant non seulement l'individu mais l'espèce humaine⁴.

Avant de reprendre le thème de la peur, fil conducteur du récit, l'auteur revient sur son film fétiche, *Les Ailes du Désir*, et au poème de Handke sur l'enfant. Wenders et Handke avaient mis en scène un ange qui « fait le saut » pour se transformer en humain, une décision qui le placera sous le règne de la Camarde. Pour Roy, la présence d'un être « tombé du ciel » n'a rien d'étonnant puisqu'il a connu un tel ange dans son entourage immédiat en la personne de son oncle Michel Ménard, guérisseur d'exception dont la calme présence suffisait pour aider un proche. Ainsi, quand son neveu a dû subir une adénoïdectomie, une intervention chirurgicale provoquant d'importants saignements, l'oncle, assis dans la salle d'attente, s'est concentré. Après l'opération, la chirurgienne avoua à Michel Ménard : « J'ai jamais vu, monsieur, ce type de procédure provoquer une aussi minime perte de sang. Presque rien, en fait.

⁴ À titre d'exemple, Roy rappelle l'émission télévisée québécoise des années 1980, *Surprise sur prise*, où son père, Guy Roy, a fait croire à la chanteuse Claude Valade – et sans doute aux téléspectateurs qui, eux, sont au courant de la supercherie – qu'un satellite soviétique venait de s'écraser devant sa maison. Quand madame Valade se rend sur les lieux, elle murmure, atterrée : « Ben voyons donc ! », au grand plaisir des téléspectateurs.

J'comprends pas... » Un miracle ? Peut-être, mais monsieur Ménard y est habitué. De son assistance invisible, il n'en retire que la satisfaction d'avoir aidé.

La peur : Roy en connaît le pouvoir. Elle opère à la manière de l'acide sulfurique, elle abîme tout ce qu'elle effleure : « Ça ronge, ça ravage, ça gruge la surface lisse des choses en laissant une blessure durable. » Devant la mort, Roy repousse la peur en rédigeant son livre, même si trouver les mots devient difficile. Dans l'« Adresse au lecteur », il dit que son orthophoniste le classe « au niveau d'un élève moyen mais studieux de cinquième secondaire ». Alors, Roy se bat pour retrouver les facultés de lire et d'écrire. Chaque jour, il pense à sa fin, fidèle au vers de Shakespeare : « *Every third thought shall be my grave* »⁵. Mais surtout, en homme méthodique et bien organisé, il veut que le jour de sa mort soit « *a perfect day* », pour reprendre le titre d'une chanson de Lou Reed. Roy note : « J'organise ma mort en écrivant dans un carnet les détails que j'aimerais retrouver le moment venu : contexte, lieu, invités et sélection de musique signifiante pour moi. » À la mi-mars 2022, il compose « Le sablier », un magnifique poème où il parle du temps lui coulant entre les doigts, de l'impérieux besoin d'écrire puisque « chaque moment compte / précieux / en être si conscient que ça fait mal ». Ici, il évoque des petits riens du quotidien et se rappelle des premiers récits d'Élise Turcotte, de la goutte d'eau qui tombe d'un glaçon, bref, de tous ces moments éphémères, sachant « ce qui nous attend ».

Une dernière fois, il nous confronte à un drame radiophonique, diffusé quatorze ans avant celui de Welles, le *Mare-Moto* de Gabriel Germinet, le 21 octobre 1924⁶.

⁵ *The Tempest*, acte, V, v. 311-312. Voir aussi, dans cette rubrique, [mon commentaire du livre de Robert McCrum : *Every Third Thought. On Life, Death and the End Game*](#), Londres, Picador, 2017. Sur un autre plan, voir aussi un épisode plutôt cocasse dans le livre *Vivre avec nos morts* de Delphine Horvilleur (Paris, Grasset, 2021), où une New Yorkaise est invitée à la « générale » de ses propres funérailles, telles qu'elle les avait planifiées.

⁶ Pseudonyme de Maurice Vinot (1882-1962), inventeur du journal radiodiffusé et directeur à Radio-Paris jusqu'en 1927. Le *Mare-Moto* « rapporte » la fin d'un navire sombrant au milieu de l'Atlantique, avec les voix de ses passagers en train de se noyer.

Là, les autorités françaises ont réagi différemment de celles des États-Unis : elles ont interdit à Radio-Paris toute rediffusion de l'émission, malgré le fait que Germinet eut terminé le drame en ajoutant : « [L]es hommes que vous avez entendus mourir sont toujours de ce monde. » Curieusement, la même année, l'armée états-unienne a demandé à toutes les stations radiophoniques d'interrompre leurs signaux. Ses ingénieurs espéraient pouvoir intercepter des messages en provenance de Mars. L'invasion par les Martiens de Welles était lancée.

Pour la fin de son livre ultime, l'auteur nous réserve une surprise : la visite de son médecin dont le fils est atteint du même cancer que celui dont souffre Simon Roy. Cet entretien est bouleversant au point où il me semble impossible d'en révéler la teneur ici. Quand vous aurez lu ces six pages, vous allez vous rendre à l'évidence : ce livre « hybride », brillamment structuré, est porté par une écriture fine et sensible, où les mots et le ton ont été pesés, même si l'écrivain était pressé par le temps. Devant la mort, aucune plainte. Ce sont surtout ses proches et ses lecteurs qui déplorent la disparition de l'ami, de l'écrivain, du professeur, du penseur.

Sa voix nous manquera.